

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

**Band:** 73 (1934)

**Heft:** 22

**Artikel:** Le feuilleton : la chanson de Madeline : (suite)

**Autor:** Cornut, Samuel

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-225847>

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 10.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



## LA CHANSON DE MADELINE

21

(Suite).

Elle se retournait vers moi, superbement rose, rose de la course, hélas ! Elle me souriait sans trouble, sans embarras, comme une sœur ; la lèvre affectueuse, mais le regard froid. Non, ce n'est pas ainsi que me regardaient les jeunes villageoises. Elle avait les manières franches, la liberté tout américaine d'une belle fille dont le cœur est libre. Et ma langue était mal déliée aux subtiles nuances de l'amour.

— André, vous m'avez appelée ?

— Oui... Oui... Une belle vue !...

— N'est-ce pas ? Voyez, sous nos pieds, là-bas, les Sources... On dirait des miroirs brisés...

Moi, avidement :

— Oh ! les Sources... Vous souvenez-vous ?

Elle, d'une voix très calme :

— Oui. Pourquoi ?

Hélas !

Elle continuait :

— ...Et la forêt ! On dirait une immense tache noire... à Cerniat... Echallens dans le fond.

Et elle fixait sur moi ses yeux énigmatiques, où je ne pouvais lire amour, ni haine, ni tristesse, ni plaisir. Est-ce qu'elle se moquait de moi ?...

Même au fruit mûr, pour qu'il se détache, il faut donner la chiquenaude. Celle que je reçus en pleine poitrine fut un vrai coup de poing. De qui ? Je le donne en cent : de ma cousine Gattabin. Elle était toujours fourrée chez nous, et, ne pouvant rien tirer de moi, à peine deux mots polis... tout juste, elle s'adressait à ma mère, en me regardant tout le temps. Elle ne parlait que de choses que je jugeais fort plates. Or, tout en causant veau, vache et couvée, un jour, de sa voix monotone, elle raconta sans malice qu'on lui avait dit qu'on disait comme ça, à Lausanne, que Madeline se laissait faire la cour par des étudiants.

Je lui tombai dessus, d'un bond de tigre :

— Hein ? Qu'est-ce que tu dis ? Tu n'as pas honte de porter tous ces mensonges ? Mais qui te l'a dit, hein ? Dis, qui te l'a dit ?

La pauvre Gattabin poussa des cris d'épouvante. Suant, soufflant comme un taureau, je parcourais la chambre à grands pas, tandis que ma mère allait d'elle à moi, me calmant, la rassurant, m'embrassant, les larmes aux yeux, lui jurant que Dédé ne voulait pas lui faire de mal, me demandant la grâce de l'innocente qui soulevait toute une tempête.

On était en automne. Trois semaines me séparaient de mes examens. J'avais à peu près rempli mon programme, heureusement, car, ces jours-là, je ne fus bon à rien. Je pris à part ma mère et lui confiai ma détresse.

Elle joignit les mains :

— Mon pauvre enfant !... Veux-tu que je lui parle ?

— Non, non, je te le défends !

Cinq minutes après, je la suppliai de se faire mon interprète ; puis, je le lui interdis... Tant et si bien que la pauvre femme, se tenant la tête dans les mains, de s'écrier :

— Je ne sais plus ce qu'il faut faire !

Je lui répondis :

— Et moi, donc !

Le dimanche matin, pour aller chercher Madeline à la gare, j'attelai la Grise, notre vieille jument. J'avais froid jusqu'au fond de l'âme ; et j'étais en même temps tout tremblant de fièvre, comme si j'avais du feu dans le corps. Il est vrai qu'il soufflait un vent brûlant, et, quoique le soleil restât caché dans un ciel d'un gris d'ainain, il régnait une température de fournaise. Toute la nuit, les volets avaient grincé, et gémi

nos girouettes rouillées, et sifflé sinistrement les sapins de la colline. Sur la route d'Echallens, où s'élevaient des tourbillons de poussière, tombaient déjà les feuilles d'automne : feuilles de noyers, noirces, recroquevillées, comme si la flamme avait passé là ; feuilles de platanes, encore toutes saignantes de sève généreuse ; bref, un innombrable vol de choses mortes qui gémisaient dans le vent noir et dont l'aveugle essaïm m'enveloppait, m'entraînait, filait, filait devant moi, comme pour me précéder sur la route de l'abîme...

Sur le quai de la gare, quand le train fut arrivé, mon père, qui rentrait aussi de Lausanne, me dit, dès le premier coup d'œil :

— Mais tu es malade !

— Moi ? non, non ; je vais bien.

Madeline eut pour moi le regard le plus inquiet, le plus affectueux. Je la saluai à peine. Durant le trajet, mon père tenant les rênes et Madeline entre nous deux, ils ne parvinrent pas à me faire desserrer les dents.

Dans l'après-midi, le temps était trop mauvais pour permettre une promenade en famille. Mais on me pria d'aller, dans notre vignoble, cueillir les premiers raisins mûrs.

Alors, Madeline, vite :

— André, j'irai avec vous !

Je répondis :

— Merci.

Elle se retira chez elle.

Dans notre clos, où butinait l'abeille, dont les vendanges devançaient les nôtres, au milieu des raisins couleur de soleil, ou d'un blond de Madeline, j'aurai crié ma peine en me frappant la poitrine :

— Elle n'est pas venue !... Elle ne veut pas de moi !...

A mon retour, ma mère disposa les grappes dans une corbeille, délicatement couchées sur de larges feuilles de vigne encore fraîches, et me demanda si je voulais l'accompagner chez nos voisines. Je lui dis :

— J'irai seul.

— Surtout, mon cheri, sois calme ; ne fais pas de sottises, me dit-elle en m'embrassant.

— Je ne lui dirai pas un mot, fis-je d'un ton assez sec.

Pauvre mère ! je lui en voulais de m'avoir obéi. J'avais espéré qu'elle parlerait pour moi.

Chez Mlle Véronique, personne ! J'entrai dans le jardin. Au pied des lilas, où notre vieux mur la protégeait de l'air en furie, Madeline était seule, assise sur un pliant. Je la surpris dans son altitude familière, de la musique à la main, la fine pointe du pied soulevée comme pour battre la mesure. Mais, à cette heure-là, le petit pied restait immobile, et ses regards fuyaient son cahier.

« Elle pense à moi, elle me maudit ! » supposai-je.

Hélas ! je me flattais encore. Je n'entrais pour rien dans ce qu'elle méditait.

Dès qu'elle m'aperçut, vite, elle se leva ; puis, sans me regarder, immobile, elle attendit...

— Je viens... pour les raisins...

Elle répondit :

— Merci.

Les raisins étaient superbes ; mais j'oubiais de les lui offrir, et elle n'étendait pas la main. Comme ce silence ne pouvait durer :

— Vous vouliez voir ma tante ? Elle est sortie...

— Ah ! votre tante est sortie ? C'est bien, c'est très bien...

— Elle est chez la Pierronne... Elle est très malade, la Pierronne...

— Ah ! c'est très bien, c'est très bien...

— ...et l'a fait demander...

— Ah !

Nous ne bougions, non plus que deux statues. Toujours sans me regarder, d'une voix sans timbre :

— André, qu'est-ce que je vous ai fait ?

Cette question, si nette, si droite, m'interloqua.

— Vous ne m'avez pas saluée ; vous n'avez pas voulu me dire un mot ; vous n'avez pas voulu de moi tout à l'heure ; et vingt fois, cet après-midi, votre mère m'a embrassée en me disant que vous étiez un tant brave garçon. Qu'est-ce que tout cela signifie ?

Moi, en guise de réponse :

— Vous vous plaisez à Lausanne ?

Elle me regarda, stupéfaite. Puis, renonçant à comprendre :

— Non, je ne me plais pas à Lausanne. Plus du tout.

Je poussai un cri de joie. Elle oubliant ce que ma question avait de saugrenu, céda tout à coup au besoin de me confier ce dont elle avait le cœur gros :

— Je n'y fais plus rien. Je m'y gâte la voix. Il me faudrait tout désapprendre, tout recommencer...

— Mais, repris-je, vous avez, à Lausanne, des amis ?...

Elle haussa les épaules :

— Tellement d'amis que je m'y ennue le dimanche. Pourquoi est-ce que je viens à Cerniat ?

Heu ! heu ! le compliment était maigre. Mais je ne vis qu'une chose évidente, aveuglante : triple sot que j'étais ! Elle nous revenait, donc rien ne l'attachait à Lausanne ! Elle revenait : pour qui ? pour sa tante ? Allons donc !...

*(A suivre.)*

Samuel Cornut.

**En police correctionnelle.** — On annonce un grand gaillard ayant déjà subi cinq ou six condamnations. Au moment où l'on appelle sa cause :

— Mon président, dit-il, mon avocat est indisposé, je demande la remise à huitaine.

— Mais vous avez été pris en flagrant délit, les mains dans le gousset du plaignant. Que pourrait donc votre avocat pour votre défense ?

— Justement, mon président, je serais curieux de l'entendre.

**Patrie Suisse.** — Dans le numéro du 2 juin, les premières photographies du match Suisse-Hollande, à Milan, des vues pittoresques de la ville de Berne où vient de se tenir le congrès national du tourisme, une étude illustrée sur les nouveaux barrages du Niger, des photographies et des commentaires sur les nouveaux timbres-poste suisses. N'oublions pas les nouvelles, une causerie d'Henriette Charasson, la page du joueur d'échecs, la chronique médicale, etc.

# TREUTHARDT

**OPTICIEN**

Opticien spécialisé dans le choix des verres, le confort des montures, l'exécution des ordonnances. — 35 ans de pratique.

Place Faucon - St-Pierre 3, LAUSANNE. Tél. 24.549

# DODILLE

LE CHEMISIER DE LAUSANNE

DES PRIX ABORDABLES  
HALDIMAND, II DANS UN CADRE CHIC

**Timbres-poste pour collections**

**M. Suter,** 11, r. Haldimand, Tél. 34.366 **Lausanne**

Achat — Vente — Échange  
Envois à choix à collectionneurs.  
Albums, Catalogues, Fournitures philatéliques.

## A doses modérées...

L'apéritif sain « DIABLERETS » agit de façon bienfaisante sur l'organisme et le moral.

Pour la redaction : J. Bron, édit.  
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.